

**Présentation du livre du Professeur Antonio
Custodio Gonçalves
*A tradição e a Modernidade na (Re)construção
de Angola, Afrontamento, 2003***

Elikia M' Bokolo*

C'est un réel plaisir pour moi de présenter devant vous le livre du Professeur Antonio Custódio Gonçalves. Entre autres qualités, ce travail possède celle de montrer ce que les sciences sociales peuvent apporter à la connaissance du monde dans lequel nous vivons et, en particulier, à la connaissance de l'Afrique et de l'Angola.

Son approche est en effet en rupture avec la manière dont le sens commun aborde la situation, les problèmes et les perspectives des pays africains. L'une des particularités des sciences sociales tient au fait que les questions que nous traitons sont les questions de «tout le monde» et que chacun, parce qu'il y est impliqué, se considère comme autorisé à en parler avec la même compétence, ou presque, que *les spécialistes*. Or, cette approche par le sens commun, qui tend à imposer ses (vraies ou fausses) évidences sur l'ensemble de l'espace social et à tous les acteurs sociaux, possède des caractéristiques propres auxquelles on ne dira jamais assez qu'il faut prendre garde. En premier lieu, elle se focalise sur le temps présent, sur le «temps court», voire sur l'urgence, enjoignant à tous de ne pas trop s'embarrasser de finesse, d'élaborations théoriques et d'argumentations à coups de concepts, pour aller droit aux «faits» et proposer des «solutions» rapides et «concrètes». C'est que, en second lieu, le sens commun ne semble retenir du spectacle de notre monde et, plus particulièrement, de l'Afrique, que les «dysfonctionnements» qui, soit

* Directeur d'Études à L'Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

dit en passant, renvoient inconsciemment et implicitement à une sorte de «modèle» («ici», le lieu d'où l'on observe, opposé à cet obscur «là-bas», où ces «dysfonctionnements» se produisent): les guerres et les conflits armés (et Dieu sait si un pays comme l'Angola en a connus au cours des quatre décennies écoulées); l'impunité des bandes armées, devenues, avec l'embrigadement massif des jeunes et des enfants, le seul mode ou le principal mode de socialisation; les maladies et épidémies, les pénuries et la pauvreté, constituant autant de signes de l'aggravation des clivages sociaux; la pesanteur, chargée d'inefficacité et d'incompétence, d'un État corrompu, privatisé... Tout cela est, évidemment, bien, connu de nous tous.

La démarche que le livre du Professeur Gonçalves illustre est toute autre, celle d'un anthropologue attentif à établir et soucieux de démontrer au moins trois choses:

1 - Montrer la complexité des phénomènes qui se produisent dans la société angolaise aujourd'hui: contre la tendance abusive à la simplification et la multiplication des formules lapidaires, il veut restituer toute(s) leur(s) complexité(s) à la société angolaise, aux peuples angolais et à tous les processus et dynamiques qui les traversent et dans lesquels ils sont engagés.

2 - Etablir l'intelligibilité de ces processus à partir d'un corps de concepts explicités et de modèles construits par l'anthropologue. Ceci va évidemment à l'encontre de l'opinion commune, trop prompte à s'indigner, à juste titre, des drames du temps présent et à les considérer comme intellectuellement «incompréhensibles», c'est-à-dire, en réalité, comme moralement et politiquement inacceptables.

3 - Enfin, quoique ce dernier point ne soit pas dit ouvertement, il transparait tout au long de ce livre l'idée selon laquelle, ces processus étant intelligibles, les acteurs sociaux sont en mesure d'agir sur eux, qu'ils agissent en fait effectivement sur eux, c'est-à-dire qu'ils produisent leur propre histoire.

Justement, l'attention accordée aux processus et aux dynamiques donne à ce livre la dimension, qui n'est pas usurpée, d'un livre d'histoire. Car aujourd'hui, c'est ainsi que les historiens écrivent l'histoire, dans la mesure où, s'ils ne répugnent pas aux narrations, ils s'attachent également et davantage aux processus et aux dynamiques: «histoire .récit», d'un côté, «histoire problème», de l'autre, pour reprendre une formule chère à François Furet. D'ailleurs, le livre du Professeur Gonçalves prend à bras le corps ces dynamiques dans la longue durée puisque son examen remonte aux premiers temps et à certains moments forts de la rencontre entre les sociétés angolaises et les Européens et de la construction du sentiment et du mouvement nationalistes angolais. En même temps, à l'opposé d'une de ces lectures à la mode qui s'arrêterait aux turbulences politiques et aux problèmes économiques ou leur donnerait, sans raison, une place privilégiée et un caractère déterminant, le Prof. Gonçalves nous montre tout ce que l'on peut tirer en s'attachant aux phénomènes culturels dans le sens le plus large: à la littérature bien sûr, (par laquelle a transité, à la fin du XIX siècle comme au milieu du XXè, une bonne partie du nationalisme angolais); mais aussi à la religion et aux mouvements religieux. On lira ainsi avec grand intérêt les analyses qu'il consacre à l'antonianisme (XVIIIè siècle) et au tokoïsme (XXè siècle) pour voir comment, loin de subir les enseignements des missionnaires chrétiens, les Africains, au contraire, ont constamment mis leur génie à se les approprier, à les (ré)interpréter, à en faire donc une ressource supplémentaire dans leur longue recherche de l'autonomie politique et du bien-être social. Vus sous cet angle, les défis actuels du développement et de la démocratisation ne sont pas tombés du ciel et, surtout, ne trouvent pas les acteurs sociaux désarmés face à eux.

Voilà donc un livre que liront donc avec intérêt les anthropologues, sociologues, historiens, politologues, bref tous les spécialistes des sciences humaines et sociales et, avec le plus grand profit, tous ceux, responsables politiques et associatifs, gens d'action, qui se préoccupent, avec l'optimisme de la volonté, d'infléchir le cours des choses en Angola au mieux de l'intérêt général et pour le bien-être du plus grand nombre.

Paris, le 31 mars 2003

